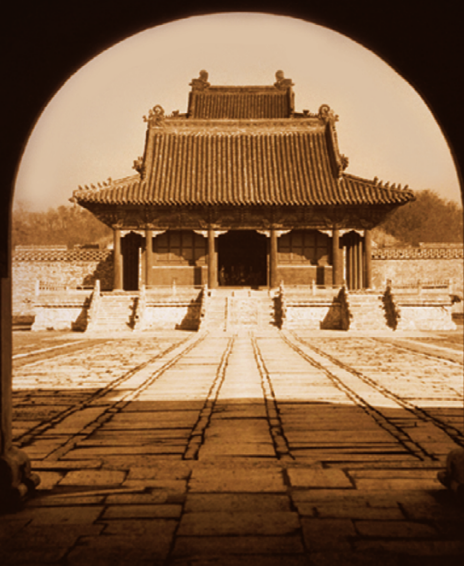


MATILDE ASENSI

Le Pays
sous.
le ciel

ROMAN




CHARLESTON

« La reine du roman d'aventures. »

Que Leer

1923

Elvira de Poulain, une peintre espagnole, apprend que son mari, un homme d'affaires établi en Chine, vient de mourir dans des circonstances étranges. Accompagnée par sa nièce, elle entreprend un long voyage pour rejoindre la Chine post-impériale, et régler la succession de son époux, qui ne lui a laissé que des dettes.

Dès son arrivée, elle se trouve embarquée malgré elle sur la piste du mausolée du premier empereur. Flanquées d'un antiquaire, d'un serviteur chinois, d'un journaliste irlandais et d'un maître taoïste, Elvira et sa nièce devront résoudre une série d'énigmes fondées sur la philosophie taoïste pour atteindre leur but. Immergée dans le milieu interlope des gangsters, de l'opium et des intrigues politiques, Elvira parviendra-t-elle à mettre la main sur les richesses si convoitées de l'empereur et à régler ses dettes, pour reprendre le cours de sa vie ?

UNE FEMME DE CARACTÈRE SUR LA PISTE DU TRÉSOR DU PREMIER EMPEREUR CHINOIS...

Écrivain espagnole née en 1962, **Matilde Asensi** est reconnue dans le monde entier pour ses romans d'aventures historiques très documentés. Souvent comparée au romancier espagnol Arturo Pérez-Reverte pour son érudition et son goût pour les énigmes, lauréate de plusieurs prix littéraires dont l'*International Latino Award*, elle a déjà séduit plus de 20 millions de lecteurs. Ses livres, dont *Iacobus* et *Le Dernier Caton*, sont traduits dans le monde entier.

Traduit de l'espagnol par Anne-Carole Grillot

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-007-1



22,50 euros
Prix TTC France

9 782368 120071

design : bernard amiard

Le Pays
sous
le ciel

MATILDE ASENSI

Le Pays
sous.
le ciel

ROMAN

Traduit de l'espagnol
par Anne-Carole Grillot


CHARLESTON

Titre original : *Tojo bajo el cielo*

© Matilde Asensi, 2006

© Editorial Planeta, S.A., 2006

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2013

17, rue du Regard

75006 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

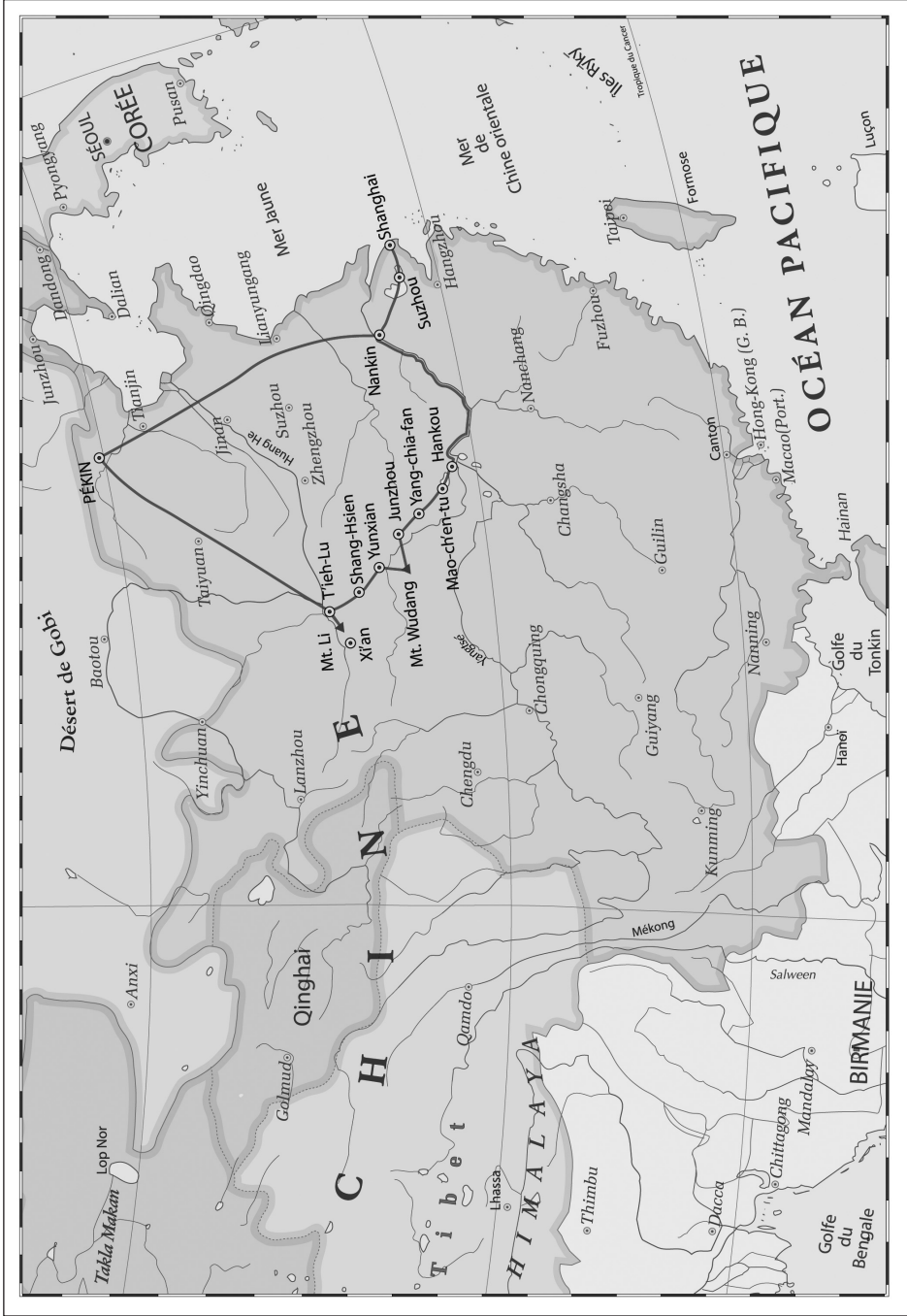
ISBN : 978-2-36812-007-1

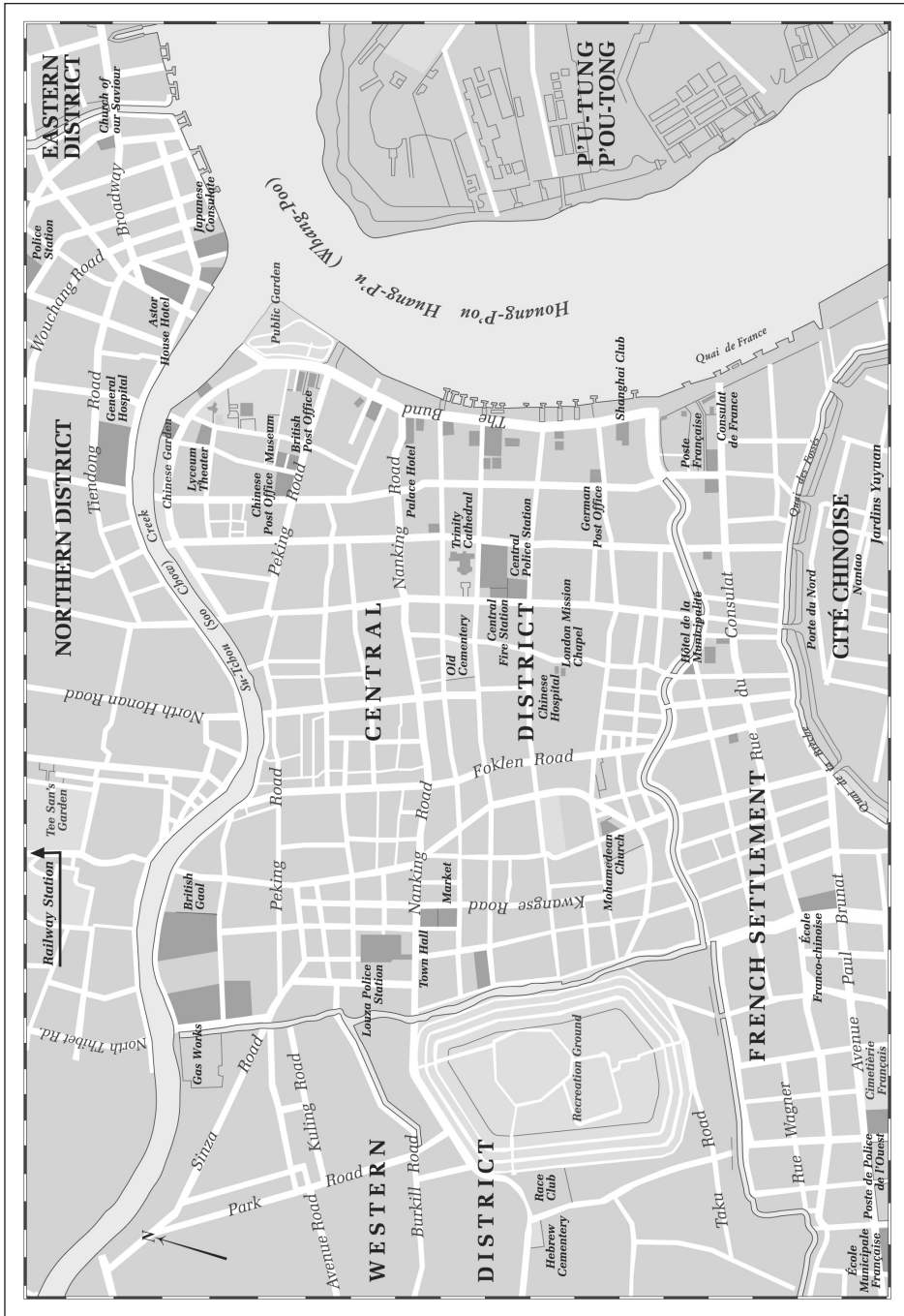
Traduit de l'espagnol par Anne-Carole Grillot

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook
facebook.com/Editions.charleston et sur Twitter @ LillyCharleston.

*À Pascual et Andrés,
car, après de longues et âpres négociations,
ce sont eux qui ont gagné. Et, malgré tout,
je les aime.*





CHAPITRE I

La traversée à bord de l'*André Lebon* avait été un puits sans fond de nausées et de mal de mer, jusqu'à ce qu'un midi une surprenante quiétude envahisse le paquebot, m'obligeant à faire l'effort déplaisant d'entrouvrir les yeux, comme si cela allait me permettre de savoir pourquoi il avait cessé de se battre contre la houle pour la première fois en six semaines. Six semaines ! Quarante jours atroces, dont je me souvenais n'avoir passé qu'un ou deux sur le pont, au prix d'un grand courage. Je n'avais vu ni Port-Saïd, ni Djibouti, ni Singapour... Je n'avais même pas été capable de m'approcher des hublots lorsque nous avons traversé le canal de Suez ou accosté à Ceylan et à Hong Kong. L'abattement et le mal de mer m'avaient clouée sur la petite couchette de ma cabine de seconde depuis notre départ de Marseille, le matin du dimanche 22 juillet, et ni les infusions de gingembre ni les inhalations de laudanum, qui m'abrutissaient, n'étaient parvenues à soulager ma détresse.

La mer n'était pas mon élément. J'étais née à Madrid, dans les terres, sur le plateau castillan, à bonne distance de la plage la plus proche, et monter ainsi à bord d'un navire pour parcourir la moitié du monde en flottant et en tanguant me semblait contre nature. J'aurais préféré mille fois faire le voyage par le chemin de fer, mais Rémy disait toujours que c'était beaucoup

plus dangereux et, de fait, depuis la révolution des bolcheviques en Russie, sillonner la Sibérie était pure folie, si bien que je n'avais eu d'autre choix que d'acheter des billets pour cet élégant paquebot à vapeur de la Compagnie des Messageries Maritimes, en croisant les doigts pour que le dieu des mers soit clément et n'ait pas le caprice saugrenu de nous envoyer par le fond, où nous serions dévorés par les poissons et où nos ossements disparaîtraient pour toujours sous le limon. Il y avait des choses que l'on n'apportait pas avec soi à la naissance et, de toute évidence, je n'étais pas venue au monde avec le pied marin.

Lorsque le calme et le silence déconcertant du bateau m'eurent redonné des forces, je regardai encore une fois les pales du ventilateur suspendu aux plaques du plafond. À un moment de la traversée je m'étais juré que, si je remettais un jour pied à terre, je peindrais ce ventilateur tel que je l'avais vu sous les effets nébuleux du laudanum ; peut-être parviendrais-je à le vendre à Kahnweiler, le marchand d'art qui aimait tant les œuvres cubistes de mes compatriotes Picasso et Juan Gris. Mais la vision brumeuse des pales du ventilateur ne m'expliqua pas pourquoi le navire s'était arrêté et, comme on n'entendait pas non plus le remue-ménage typique de l'arrivée aux ports ni la course désordonnée des passagers affluant vers le pont, je ne tardai pas à avoir un mauvais pressentiment... Après tout, nous étions dans les mers hasardeuses de Chine, où, en cette année 1923, de dangereux pirates orientaux abordaient encore les navires de passage pour commettre vols et assassinats. Mon cœur commença à battre plus fort et mes mains se mirent à transpirer puis, juste à ce moment-là, de sinistres petits coups résonnèrent à ma porte.

– Vous permettez, ma tante ? demanda la voix éteinte de cette toute nouvelle nièce que j'avais gagnée à une tombola sans avoir acheté de billet.

– Entre, murmurai-je en réprimant de légères nausées.

Comme Fernanda ne venait me voir que pour m'apporter des infusions contre le mal de mer, à chaque fois qu'elle entrait dans ma cabine, mon estomac se révulsait. La silhouette replète passa tant bien que mal sous le linteau.

La même tenait un bol de porcelaine d'une main et son sempiternel éventail noir de l'autre. Elle ne se défaisait jamais de cet éventail, pas plus qu'elle ne lâchait ses cheveux, toujours tirés en chignon à hauteur de la nuque. Il se dégageait d'elle un contraste saisissant entre la fraîcheur de ses dix-sept ans et l'austérité de son inséparable tenue de deuil, scandaleusement vieillotte y compris pour une demoiselle de Madrid et, bien sûr, tout à fait inappropriée à la chaleur torride que nous subissions sous ces latitudes. Seulement, bien que je lui aie proposé certains de mes propres vêtements (des corsages plus légers, très *chics*¹, et une jupe plus courte, s'arrêtant au genou, selon les prescriptions de la mode parisienne), en fidèle héritière d'un caractère revêche et plutôt ingrat, elle avait rejeté mon offre en bloc en se signant et en baissant les yeux vers ses mains avec un air catégorique pour me signifier que la question était tranchée.

– Pourquoi le bateau s'est-il arrêté ? m'enquis-je comme je me redressais, tout doucement, en commençant à sentir les arômes agressifs de cette potion que les cuisiniers du paquebot avaient pris l'habitude de préparer pour plusieurs passagers.

– Nous avons quitté la mer, m'expliqua-t-elle avant de s'asseoir au bord de ma couchette pour approcher le bol de mes lèvres. Nous sommes à Woosung ou Woosong, je ne sais pas... quelque part à quatorze milles de Shanghai. L'*André Lebon* avance lentement parce que nous remontons un fleuve et pourrions heurter le fond. Nous serons arrivés d'ici quelques heures.

– Enfin ! m'exclamai-je.

Je m'avisai que la proximité de Shanghai me soulageait bien plus que la tisane de gingembre. Cependant, je ne me sentirais bien que lorsque je sortirais de cette maudite cabine empestant le salpêtre.

Fernanda, qui ne retirait pas de mes lèvres le bol dont je me détournais obstinément, fit une grimace censée être un sourire. La pauvre ressemblait trait pour trait à sa mère, mon invivable sœur Carmen, emportée cinq ans auparavant par la

1. Note de la traductrice : tous les mots français en italique sont en français dans le texte.

terrible épidémie de grippe de 1918. Outre son caractère, elle avait ses grands yeux ronds, son menton proéminent et ce nez se terminant par une drôle de petite boule de chair qui leur donnait à toutes deux une mine comique, malgré l'expression sévère de leur visage, qui faisait fuir même les plus courageux. L'embonpoint, en revanche, elle le tenait de son père, mon beau-frère Pedro, un homme ventru au double menton si volumineux qu'il avait dû se laisser pousser la barbe dès sa prime jeunesse pour le dissimuler. Pedro n'était pas non plus un modèle de sympathie et il n'était donc pas étonnant que le fruit de ce mariage malheureux fût cette enfant sérieuse, endeuillée et aussi exquise que l'huile de ricin.

– Vous devriez rassembler vos affaires, ma tante. Voulez-vous que je vous aide à faire vos bagages ?

– C'est si aimable de ta part... murmurai-je.

Je me laissai tomber sur mon grabat avec un air de souffrance qui, bien que relativement réel dans le fond, sembla quelque peu affecté pour avoir été exagéré. Mais enfin... si la môme me proposait son aide, pourquoi ne pas la laisser faire ?

Tandis qu'elle farfouillait dans mes malles et valises pour y ranger le peu de choses que j'avais utilisées pendant ce pénible voyage, j'entendis peu à peu des bruits et des voix enjouées dans le couloir ; sans doute les autres passagers de seconde étaient-ils aussi impatients que moi d'abandonner le milieu aquatique et de regagner la terre ferme, avec le reste de l'humanité. Cette pensée me ragaillardit tant et si bien que, dans un effort suprême, avec force gémissements et lamentations, je parvins à me lever et à me tenir assise sur la couchette, les pieds sur le sol. Incontestablement, je me sentais très faible, mais la fatigue n'était rien à côté du sentiment de tristesse que la léthargie induite par le laudanum avait réussi à étouffer et que la vitalité, hélas, me rendait.

Je ne savais pas combien de temps nous devrions rester à Shanghai pour régler les affaires de Rémy mais, si à cet instant la simple idée de devoir effectuer le voyage de retour me faisait dresser les cheveux sur la tête, j'espérais que notre séjour dans cette ville serait le plus bref possible. Du reste, j'avais convenu

par télégramme de rencontrer l'avocat dès le lendemain matin, dans le but d'accélérer les démarches et de résoudre au plus tôt les questions restées en suspens. La mort de Rémy avait été un coup terrible, très dur, un cruel revers que j'avais encore des difficultés à admettre : Rémy, mort ? Quelle absurdité ! C'était une idée totalement ridicule et, pourtant, je me souvenais encore très clairement du jour où j'avais reçu la nouvelle, celui-là même où Fernanda avait débarqué chez moi, à Paris, avec sa petite valise en cuir, son manteau noir et sa sage petite capote de jeune Espagnole de bonne famille. J'étais encore en train d'essayer de me faire à l'idée que cette morveuse, que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam, était la fille de ma sœur et de son veuf mort récemment, lorsqu'un employé du ministère des Affaires étrangères avait frappé à la porte. Après avoir retiré son chapeau, l'homme m'avait présenté ses plus sincères condoléances et tendu une dépêche officielle, à laquelle était agrafé un câble m'annonçant que Rémy avait été tué par des voleurs qui s'étaient introduits chez lui, à Shanghai.

Qu'aurais-je pu faire ? D'après la dépêche, je devais me rendre en Chine pour m'occuper du corps et régler les questions juridiques, mais il fallait aussi que je me charge, en qualité de tutrice dative, de cette fameuse Fernanda (ou Fernandina, comme elle aimait qu'on l'appelle, ce qu'elle n'obtiendrait jamais de moi) dont la naissance avait eu lieu plusieurs années après que j'eus définitivement coupé les ponts avec ma famille et décidé, en 1901, de partir étudier la peinture en France, à l'Académie de la Grande Chaumière – la seule école de Paris où il n'y avait pas de frais d'inscription. Je n'avais pas eu le temps de m'effondrer ni de m'apitoyer sur mon sort : j'avais déposé deux petites chaînes en or à la caisse de secours, bradé toutes les toiles que j'avais à l'atelier et acheté deux billets hors de prix pour le premier bateau à destination de Shanghai, qui partait de Marseille le dimanche suivant. Après tout, Rémy de Poulain était, toute autre considération mise à part, mon meilleur ami. Une douleur vive m'étreignait la poitrine quand je pensais qu'il n'était plus sur cette terre en train de rire, de parler, de marcher ou, simplement, de respirer.

– Quel chapeau voulez-vous porter pour débarquer, ma tante ?

La voix de Fernanda me ramena à la réalité.

– Celui qui a des fleurs bleues, murmurai-je.

Ma nièce resta figée et m’observa avec la même fixité imprécise que sa mère quand nous étions petites. Cette aptitude héritée à dissimuler ses pensées était ce que j’aimais le moins chez elle car, de toute façon, qu’elle le veuille ou non, on les devinait. Aussi, comme j’avais pratiqué ce sport pendant très longtemps avec sa grand-mère et sa mère, cette enfant n’avait-elle rien à espérer de moi.

– Ne préféreriez-vous pas le noir à boutons ? Il vous irait bien avec une robe assortie.

– Je vais mettre mon chapeau à fleurs avec la jupe et le corsage bleus.

Le regard neutre s’éternisa.

– Vous souvenez-vous que nous allons être accueillies au port par le personnel du consulat ?

– C’est justement pour cette raison que je vais porter ce que je viens de te dire. C’est la tenue qui me va le mieux. Ah ! et le sac et les souliers blancs, s’il te plaît !

Lorsqu’elle eut bouclé toutes les malles et déposé au pied du lit les vêtements que j’avais demandés, ma nièce sortit de la cabine sans ajouter un mot. À ce moment-là, j’avais déjà bien récupéré grâce à l’immobilité trompeuse du bateau, qui, comme je pus le constater à travers les hublots, progressait lentement au milieu d’un trafic dense de navires aussi grands que lui et une foule de petites barques rapides à voile carrée, à l’ombre de laquelle s’abritaient des pêcheurs solitaires ou, aussi incroyable que cela puisse paraître, des familles entières de Chinois, avec des vieillards, des femmes et des enfants.

D’après le guide de voyage *Thomas Cook* que j’avais acheté à la hâte à la librairie américaine Shakespeare and Company la veille de notre départ, nous remontions le Huangpu, artère de la grande ville de Shanghai, non loin de sa confluence avec l’embouchure de l’immense Yangtsé, le fleuve Bleu, le plus long de toute l’Asie, qui parcourait le continent d’ouest en est.

Cela pouvait paraître étrange mais, si Rémy avait vécu en Chine au cours de ces vingt dernières années, je n'y avais moi-même jamais mis les pieds. À aucun moment il ne m'avait demandé d'y aller, pas plus que je n'avais été tentée d'entreprendre pareil voyage. La famille De Poulain possédait de grandes soieries à Lyon, dont la matière première, dans un premier temps, était envoyée de Chine par le frère aîné de Rémy, Arthème, avant qu'il ne doive revenir en France pour reprendre l'affaire à la mort de leur père. Rémy, qui avait joui jusqu'alors d'une vie oisive et insouciante à Paris, n'avait pas pu faire autrement que de remplacer Arthème à Shanghai ; ainsi, à quarante-cinq ans fraîchement révolus, alors qu'il n'avait jamais mis la main à la pâte, il était devenu du jour au lendemain fondé de pouvoir et courtier des filatures familiales dans la plus grande et la plus riche métropole d'Asie, surnommée le « Paris de l'Extrême-Orient ». À l'époque, j'avais vingt-cinq ans et, pour être honnête, j'avais été profondément soulagée de le voir partir, d'être seul maître à bord et libre de faire ce dont j'avais envie – exactement comme il l'avait été pendant que j'étudiais à l'Académie. Certes, à partir de ce moment-là, j'avais dû vivre exclusivement de mes maigres revenus, mais le temps et la distance avaient assaini ma relation compliquée avec lui et nous étions devenus bons amis. Nous nous écrivions souvent, nous nous racontions tout et il ne faisait aucun doute que, s'il ne m'avait pas parfois aidée financièrement, je me serais trouvée à plusieurs reprises dans l'embarras.

Lorsque j'eus fini de m'habiller, le brouhaha était à son comble dans le bateau. D'après la nature de la lumière qui entrait par les hublots de ma cabine, il devait être environ quatre heures de l'après-midi et, d'après les bruits, nous arrivions probablement aux quais de la compagnie de navigation de Shanghai. Si le voyage s'était déroulé comme prévu et si j'avais bonne mémoire, nous étions le jeudi 30 août. Avant de sortir de ma cabine et de monter sur le pont, je pris la liberté d'ajouter une dernière touche scandaleuse à ma tenue estivale de veuve quadragénaire en défaisant les rubans des revers de mon corsage, pour nouer autour de mon cou le magnifique foulard de douce

soie blanche brodé de fleurs que Rémy m'avait offert en 1914, lorsqu'il était rentré à Paris à cause de la guerre.

Je saisis mon sac et, devant le miroir, je campai mon chapeau sur mes cheveux courts à la *garçonne*, retouchai mon maquillage, mis un peu de fard sur mes joues pour détourner les regards de mes oreilles et compenser la pâleur de mon visage – par chance, cette année, la mode était aux coloris ternes – et, d'un pas chancelant, je me dirigeai vers la porte et vers l'inconnu : j'étais ni plus ni moins à Shanghai, la ville la plus dynamique et opulente d'Extrême-Orient, la plus célèbre, connue dans le monde entier pour sa passion incontrôlée pour les plaisirs les plus variés.

Depuis le pont, je vis Fernanda descendre par la passerelle d'une démarche assurée. Elle avait mis son horrible capote noire et avait l'allure d'un corbeau au milieu d'un champ de fleurs. Dans un tumulte infernal, des centaines de personnes s'entassaient pour quitter le navire, tandis que des centaines d'autres, ou peut-être des milliers, s'agglutinaient sur le quai, entre les hangars, les bureaux des douanes et les bâtiments arborant le drapeau tricolore français, pour décharger malles et ballots, proposer des autos à louer, des chambres d'hôtel, des trajets en *pousse-pousse*, ces petites voitures à deux roues, ou simplement attendre parents et amis, qui, comme nous, arrivaient à bord de l'*André Lebon*. Des policiers en tenue jaune, la tête abritée sous un chapeau conique et les jambes entourées de bandes de tissu, tentaient de mettre de l'ordre dans ce chaos en frappant brutalement à l'aide de courts bâtons tous les Chinois pieds nus et à peine vêtus qui, une tige de bambou oscillant sur les épaules entre deux paniers suspendus, vendaient de la nourriture ou des verres de thé aux Occidentaux. Les cris des pauvres coolies étaient inaudibles dans la rumeur humaine, mais on les voyait fuir le bâton à toute vitesse et reprendre leur activité quelques mètres plus loin.

Fernanda était on ne peut plus visible au milieu de la cohue ; ni les capelines colorées ni tous les chapeaux du monde, ni les flamboyants parasols chinois, ni toutes les capotes de tous les *pousse-pousse* de Shanghai n'auraient pu éclipser cette silhouette

gironde et endeuillée qui avançait dans la multitude tel un char de combat allemand sur Verdun. Je ne voyais pas pour quelle raison elle s'éloignait du navire avec tant de détermination, mais j'étais trop occupée à essayer de ne pas me faire piétiner par le reste des passagers pour me soucier d'une personne qui, outre qu'elle parlait parfaitement le français – elle avait reçu l'éducation dont bénéficiait toute jeune fille espagnole issue d'une famille aisée : français, couture, religion, quelques rudiments de peinture et de piano – outre qu'elle parlait le français, donc, pouvait mettre en déroute une paire de petits Chinois à natte en un clin d'œil.

J'empruntai la passerelle et la forte odeur de pourriture et de crasse qui montait du quai me replongea dans les affres du mal de mer. Comme nous avançons très lentement, j'eus le temps d'imprégner un mouchoir en batiste de quelques gouttes d'eau de Cologne et de me le poser sur le nez et la bouche, geste rapidement imité par d'autres dames de mon entourage, tandis que les messieurs se résignaient, avec un air impénétrable, à respirer ces abominables relents de fèces impossibles à ignorer. Je supposai que la puanteur provenait des eaux souillées du Huangpu, car on y décelait aussi des effluves de poisson et de graisse brûlée, mais j'allais bientôt découvrir que c'était l'odeur ordinaire de Shanghai, une odeur à laquelle, avec le temps et fatalement, chacun finissait par s'habituer. Ce fut donc ainsi, le visage dissimulé derrière un masque parfumé ne laissant voir que mes yeux, que je foulai enfin le sol de la Chine pour la première fois de ma vie ; et quelle ne fut pas ma surprise quand je trouvai devant moi, au pied de la passerelle, ma diligente nièce accompagnée d'un élégant monsieur, qui se répandit courtoisement en obligeantes salutations après m'avoir fait ses condoléances pour le décès de Rémy. Il s'agissait de M. Favez, l'attaché du consul général de France à Shanghai, Auguste H. Wilden, qui avait l'immense plaisir de m'inviter à déjeuner le lendemain dans sa résidence officielle si, naturellement, je n'avais pas pris d'autres engagements et ne me ressentais plus du voyage.

Je venais d'arriver et mon emploi du temps était déjà presque plein : le matin, rendez-vous avec l'avocat de Rémy et, à midi,

repas avec le consul général de France. Pour ma part, il allait me falloir plusieurs vies pour retrouver un équilibre sur la terre ferme ; en revanche, pour des raisons inexplicables, Fernanda paraissait fraîche, dispose et débordante d'énergie. Jamais, depuis un mois et demi que je la connaissais, je n'avais vu ma nièce irradier aussi intensément d'allégresse ou, du moins, de quelque chose d'approchant. Était-ce la puanteur de Shanghai, ou bien la foule, qui la perturbait ? Enfin, quoi qu'il en soit, la même avait les joues enflammées, et le rictus austère de son visage s'était considérablement adouci, sans parler du courage et de la volonté dont elle avait fait preuve en s'élançant seule dans la cohue à la recherche de l'attaché consulaire (qui, bien sûr, la regardait en tapinois avec une expression de stupeur bien peu diplomatique). Cependant, cette agréable impression se révéla aussi éphémère qu'un rayon de soleil dans la tourmente : comme nous nous acquittions des démarches et de la paperasserie dans les bureaux de la Compagnie, avec l'aide de M. Favez, Fernanda redevint de marbre et aussi gracieuse qu'une porte de prison.

Une poignée de coolies chargea tout notre bazar en deux temps, trois mouvements dans le coffre à bagages de la splendide auto de M. Favez – une Voisin blanche décapotable avec roue de secours à l'arrière et manivelle de démarrage argentée – et, sans plus attendre, nous quittâmes le quai dans un merveilleux crissement de pneus, qui m'arracha un cri de joie et dessina un sourire satisfait sur le visage de l'attaché, tandis qu'il circulait sur le côté gauche du Bund, magnifique boulevard longeant la berge ouest du Huangpu. J'avais conscience de ne pas avoir l'air d'une veuve venue à Shanghai dans le but de récupérer le corps de son mari, mais cela m'était bien égal. Il aurait été encore pire de feindre le deuil, d'autant que toute la colonie française de la ville devait savoir pertinemment que Rémy et moi vivions séparés depuis vingt ans et lui connaître à coup sûr une centaine, voire un millier d'aventures galantes. Nous nous étions mariés par intérêt : moi, pour être à l'abri du besoin et ne pas me retrouver à la rue dans un pays étranger ; et lui, pour avoir une épouse légitime, qui lui permette de prétendre à l'immense

héritage de sa mère, morte en désespérant de voir son fils libertin s'assagir. Une fois nos objectifs atteints, notre mariage avait été une belle histoire d'amitié, et c'était précisément pour cette raison que je n'avais pas l'intention de m'habiller en noir ni de pleurer à chaudes larmes une absence qui n'avait rien de nouveau. J'étais la seule à savoir quelle souffrance me causait la perte de Rémy et je n'avais, cela allait de soi, aucune envie de l'exprimer en public.

Pendant que mes yeux passaient d'un étrange personnage à un autre parmi tous ceux qui déambulaient dans la rue bondée, M. Favez nous expliqua que Shanghai, dont la population se composait essentiellement de Célestes, était néanmoins une ville internationale contrôlée par les Occidentaux.

– De Célestes ? l'interrompis-je.

– C'est ainsi que nous appelons les Chinois ici, répondit-il. Ils se considèrent encore comme les sujets de l'empire du Fils du Ciel, c'est-à-dire du dernier empereur, le jeune Puyi¹, qui vit toujours dans la Cité interdite de Pékin bien qu'il n'ait plus aucun pouvoir depuis 1911, l'année où le docteur Sun Yat-sen a renversé la monarchie et fondé la république. Les Chinois continuent à se croire supérieurs aux Occidentaux et c'est pour cette raison que nous les appelons, ironiquement, les Célestes. Ou les Jaunes. (Il crut bon d'insister lourdement.) Nous les appelons aussi les Jaunes.

– Et cela ne vous paraît-il pas un peu offensant ? m'étonnai-je.

– Offensant ? Eh bien, à vrai dire, non. Eux, ils nous traitent de barbares et nous surnomment Grands Nez et *Yang-kwei*, « Diables étrangers ». C'est équitable, vous ne trouvez pas ?

À Shanghai, il existait trois grandes divisions territoriales et politiques, continua à nous expliquer l'attaché en conduisant à toute allure à grands coups de klaxon pour faire dégager les passants et les véhicules de la route : la Concession française, d'où nous venions, une longue bande de terre dont faisait partie

1. Le dernier empereur de Chine se nommait officiellement Xuantong du Grand Qing mais, en Occident, il est plus connu par son prénom, Puyi, grâce au film *Le Dernier Empereur*, de Bernardo Bertolucci (1987).

le quai du Huangpu auquel l'*André Lebon* avait accosté ; la vieille ville chinoise de Nantao, une zone presque circulaire située au sud de la Concession française et entourée d'un superbe boulevard construit sur les vestiges des anciennes murailles, démolies après la révolution républicaine de 1911 ; et enfin, beaucoup plus vaste que les précédentes, la Concession internationale, au nord, gouvernée par les consuls de tous les pays bénéficiant d'une représentation diplomatique.

– Et ils ont tous le même pouvoir ? demandai-je en tenant contre ma poitrine mon foulard, que le vent me rabattait dans la figure.

– M. Wilden a toute autorité dans la partie française, *madame*. Dans la Concession internationale, le poids politique et économique de l'Angleterre et des États-Unis, qui sont les nations prédominantes en Chine, est plus prégnant, mais il y a aussi des colonies de Grecs, de Belges, de Portugais, de Juifs, d'Italiens, d'Allemands, de Scandinaves... et même d'Espagnols. (M. Favez avait fait cette remarque à propos : j'étais française par mon mariage, mais mon accent, mon prénom – Elvira –, mes cheveux noirs et mes yeux marron trahissaient mes origines sans équivoque.) Par ailleurs, ces derniers temps (il poursuivait en tenant fermement le volant entre ses mains), Shanghai s'est remplie de Russes, de bolcheviks qui vivent au consulat et alentour, comme de Blancs, encore plus nombreux, ayant fui la révolution.

– Il est arrivé la même chose à Paris.

M. Favez tourna la tête vers moi un instant, éclata de rire, puis regarda de nouveau la route, klaxonna et manœuvra avec habileté pour éviter un tramway plein à craquer de Célestes en long vêtement chinois agrémenté d'un chapeau occidental, qui voyageaient, pour certains, accrochés aux barres extérieures du véhicule. Tous les tramways de Shanghai étaient vert et argent, et arboraient des panneaux publicitaires voyants à caractères bizarres.

– Certes, *madame*, concéda l'attaché, mais ce sont les riches qui sont allés à Paris, l'aristocratie tsariste ; seuls les pauvres sont venus dans cette ville. En fait, la race la plus dangereuse, si vous me permettez l'expression, c'est la race nippone, qui essaie

depuis longtemps de faire main basse sur Shanghai. Du reste, elle a créé sa propre ville à l'intérieur de la Concession internationale. Les impérialistes japonais ont de fortes prétentions sur la Chine et, ce qui n'arrange rien, ils disposent d'une armée très puissante... (Il s'avisait tout à coup qu'il parlait peut-être trop et sourit avec embarras.) Savez-vous, madame de Poulain, que dans cette belle ville, qui est le deuxième port du monde et le premier marché d'Orient, nous sommes deux millions, dont seulement cinquante mille étrangers ? Tous les autres sont des Jaunes. Rien n'est simple à Shanghai, comme vous aurez bientôt l'occasion de vous en rendre compte.

Hélas, nous ne vîmes que la courte portion du Bund qui appartenait à la France, car M. Favez tourna à gauche pour prendre le boulevard Édouard VII, nous privant ainsi des merveilles d'architecture de la rue la plus impressionnante de Shanghai, où se succédaient les hôtels les plus luxueux, les clubs les plus sélects, les immeubles les plus élevés, et les banques, les compagnies et les consulats les plus importants – le tout donnant sur les eaux sales et malodorantes du Huangpu.

La Concession française fut une surprise très agréable. Je craignais d'y trouver des quartiers aux rues étroites et des maisons à toit cornu, typiques de la Chine, mais c'était en réalité un endroit charmant, qui, avec ses adorables villas à façade blanche et ses jardins débordant de massifs de lilas, de rosiers et de hennés, avait le caractère résidentiel des faubourgs de Paris. Il y avait des clubs de tennis, des cabarets, de petites places jalonnées de sycomores, des jardins publics où des mères cousaient près du landau de leur bébé, des bibliothèques, un cinématographe, des boulangeries, des restaurants, des boutiques de mode, de cosmétiques... Si je m'étais trouvée à Montmartre, dans les pavillons du Bois ou dans le Quartier latin, je n'aurais pas fait la différence. De temps à autre, ici ou là, on apercevait depuis l'auto une maison chinoise, avec ses portes et fenêtres peintes en rouge, mais c'était une exception dans ces quartiers français propres et plaisants. Aussi, lorsque M. Favez arrêta son véhicule devant le portail en bois d'une de ces résidences orientales, sans nous avoir fait part d'une course ou d'une quelconque tâche

qu'il aurait eu à effectuer avant de nous déposer chez Rémy, je ne sus quoi penser.

– Nous y voilà ! lança-t-il gaiement avant d'éteindre le moteur et de descendre de l'auto.

Sous une des deux sphères de papier rouge ornées de caractères chinois qui étaient suspendues de part et d'autre du portail, dépassait une chaîne sortant de l'intérieur de la maison par un trou pratiqué dans le mur. M. Favez la tira d'un coup sec et revint m'ouvrir la portière et m'aider galamment à m'extraire du véhicule. Mais sa main, qui m'attendait, resta tendue ; une paralysie foudroyante s'étant emparée de mon corps, j'étais incapable de bouger. Jamais en vingt ans Rémy ne m'avait dit qu'il vivait dans une maison chinoise.

– Tout va bien, madame de Poulain ?

Le portail s'ouvrit lentement, sans bruit, et trois ou quatre domestiques, dont une femme, sortirent dans la rue en s'inclinant et en murmurant, dans leur langue étrange, des phrases qui, d'après le contexte, devaient être des salutations et des formules d'accueil. Le premier geste que je parvins à faire ne fut pas, néanmoins, de prendre la patiente main de M. Favez sinon de tourner la tête vers la banquette arrière pour regarder ma nièce en quête d'un peu de compréhension et de complicité. Et, en effet, les yeux grands comme des soucoupes, Fernanda affichait la même stupéfaction épouvantée que moi.

– Qu'y a-t-il ? demanda l'attaché en se penchant vers moi avec sollicitude.

Je dominaï comme je pus mon trouble et posai enfin la main dans celle de M. Favez. Je n'avais rien contre les maisons chinoises, naturellement, mais je ne m'attendais pas à cela de la part de Rémy, lui si sybarite et raffiné, si français, si attentif au confort et au bon goût européen. Qu'il ait pu se mettre à vivre dans une vieille maison de Célestes si ordinaire dépassait mon entendement.

La domestique chinoise, une femme minuscule, maigre comme un jonc et d'âge à ce point incertain qu'elle pouvait avoir cinquante comme soixante-dix ans – je découvrirais plus tard que ce phénomène était dû au fait que les Célestes n'avaient

pas de cheveux blancs avant soixante ans –, cessa de donner des ordres aux trois hommes qui déchargeaient les bagages pour s'incliner devant moi presque jusqu'à embrasser le sol.

– Je suis madame Zhong, *tai-tai*¹, dit-elle dans un français parfait. Bienvenue chez votre défunt mari.

Affublée d'un sarrau court à col montant et de caleçons amples de cette couleur bleue que semblaient porter tous les Célestes, comme pour être assortis à leur surnom, madame Zhong s'inclina de nouveau avec cérémonie. Chacun de ses yeux ressemblait à une fente de tirelire et ses cheveux noirs comme le jais étaient rassemblés en un chignon semblable à celui de Fernanda, bien que la ressemblance entre elles deux s'arrête là, car il aurait fallu deux ou trois madame Zhong pour remplir physiquement l'espace occupé par ma nièce, qui, toujours assise dans l'auto, n'avait pas l'air décidée à sortir.

– Allons ! Fernanda ! m'écriai-je. Nous devons entrer.

– En Espagne, tout le monde m'appelle Fernandina, ma tante, répondit froidement la môme en s'exprimant en espagnol.

– S'il te plaît, ne sois pas impolie devant monsieur l'attaché et madame Zhong, qui ne connaissent pas notre langue. Je te prie de descendre de l'auto.

– *Madame, mademoiselle*, permettez-moi de prendre congé de vous, dit l'attaché en ajustant élégamment son Frégoli. Je dois passer au consulat pour confirmer à monsieur Wilden que vous déjeuneriez avec lui demain.

– Vous nous quittez déjà, monsieur Favez ? m'alarmai-je.

Comme Fernanda descendait du cabriolet Voisin, il s'inclina devant moi et prit ma main, qu'il porta avec légèreté jusqu'à ses lèvres pour me saluer.

– Ne craignez rien, *madame*, murmura-t-il. Madame Zhong est une personne de confiance. Elle a toujours été au service de votre défunt mari. Elle vous fournira toute l'aide dont vous aurez besoin.

Il se redressa en souriant.

1. Titre qu'utilisaient les domestiques chinois pour s'adresser à leur maîtresse.

– Demain, je viendrai vous chercher à midi et demi, proposait-il, cela vous convient-il ?

J’acquiesçai et il se tourna vers Fernanda, qui m’avait rejointe.

– Au revoir, *mademoiselle*. Ce fut un plaisir de faire votre connaissance. Je vous souhaite un bon séjour à Shanghai.

Fernanda fit un geste vague de la tête, en la penchant je ne sais comment, et je revis tout à coup sa grand-mère, ma mère, lorsqu’elle s’asseyait le jeudi après-midi dans le grand salon de la vieille maison familiale de la rue Don Ramón de la Cruz, à Madrid, pour recevoir ses visites, enveloppée dans son beau châle de Manille.

Le cabriolet Voisin disparut à toute allure au fond de la rue et nous nous tournâmes vers l’entrée de la maison avec la joie d’un condamné au garrot. Madame Zhong tenait un des battants du portail pour nous faciliter le passage et, allez savoir pourquoi, je lui trouvai à cet instant un air de garde civil espagnol qui m’inquiéta. Peut-être ses cheveux m’évoquaient-ils le tricorne, car ils étaient de la même couleur et avaient le même éclat vernissé. Curieusement, je me souvenais de détails d’Espagne que j’avais oubliés depuis plus de vingt ans ou, du moins, que je ne m’étais jamais rappelés, ce qui s’expliquait sans doute par la présence de cette enfant acariâtre aux sourcils épais et d’un seul tenant qui avait ramené tout mon passé dans sa valise.

Nous entrâmes dans une énorme cour, remplie d’exubérantes plates-bandes de fleurs, de bassins d’eau turquoise ornés de rocaïlle, et d’immenses arbres centenaires que je ne connaissais pas, si grands que j’avais vu les branches de certains par-dessus le mur depuis la rue. Une large allée en forme de croix menait du portail à trois pavillons rectangulaires entièrement de plain-pied, dotés de magnifiques porches fleuris auxquels on accédait par de vastes escaliers de pierre ; au-dessus de leurs murs blancs, avec de grandes fenêtres en bois sculptées de figures géométriques, ces pavillons avaient d’horribles toits aux coins cornus faits de céramique vitrée d’un vert si brillant qu’ils resplendissaient des dernières lueurs du soir.

Madame Zhong nous guida à petits pas vers le pavillon principal, celui d’en face, et je me demandai en l’observant pour quelle

raison elle n'avait pas les pieds difformes si caractéristiques des femmes chinoises dont parlaient tous ceux qui avaient séjourné dans ce pays. Un jour, pendant qu'il vivait à Paris à cause de la guerre, Rémy m'avait expliqué que les Chinois avaient pour coutume de bander les pieds des fillettes, âgées de deux à trois ans, de sorte que les quatre orteils les plus petits soient pliés sous la plante du pied. Chaque jour, pendant des années, au rythme des gémissements et des cris de douleur de ce rituel monstrueux qui finissait par entraîner la mort de certaines de ces malheureuses, on serrait un peu plus le bandage pour empêcher le développement des extrémités et augmenter la déformation, dans le but de faire des fillettes des « lys d'or ». Ainsi nommées en raison de leur élégance aux yeux de l'homme jaune, ces pauvres femmes étaient condamnées à marcher toute leur vie en oscillant sur leurs jambes, puisqu'elles ne pouvaient utiliser que le talon et le gros orteil, et en tendant les bras et le derrière pour ne pas perdre l'équilibre. Ces pieds abominables, appelés « pieds de lotus » ou « nénuphars d'or », causaient des douleurs sans fin à la victime mais, de façon incompréhensible, éveillaient la sensualité la plus enflammée chez les hommes chinois. Rémy m'avait dit que, depuis la fin de l'Empire, c'est-à-dire depuis que le docteur Sun Yat-sen avait renversé la monarchie, le bandage des pieds avait été prohibé, mais il y avait seulement onze ans de cela. Or, madame Zhong était assez âgée pour avoir subi cette affreuse torture.

Et pourtant, sur ses pieds menus mais intacts, recouverts de mi-bas blancs et de curieux chaussons de feutre noir, sans empeigne, elle ouvrait la marche en direction de la maison qui, à moins que l'entretien avec l'avocat de Rémy ne nous réserve d'autres surprises, était devenue la mienne. Bien sûr, j'avais l'intention de vendre la propriété et tout ce qu'elle contenait, car j'avais grand besoin des revenus que j'en tirerais. En outre, j'espérais bien que Rémy m'avait laissé un peu d'argent, pas beaucoup, mais assez pour me permettre de vivre aisément pendant quelques années, le temps que le cubisme, le dadaïsme, le constructivisme, etc., passent de mode et que mes tableaux soient cotés sur le marché de l'art. J'admirais le trait audacieux

de Van Gogh, les couleurs flamboyantes de Gauguin, le génie créateur de Picasso mais, comme me l'avait fait remarquer un jour un marchand d'art, ma peinture, contrairement à la leur, était très figurative et, par conséquent, accessible au grand public. Aussi, elle n'entrerait jamais au panthéon des grands. Cela dit, je n'en avais cure. Tout ce que je voulais, c'était capter le mouvement saisissant d'une tête, la perfection d'un visage, l'harmonie d'un corps. Je puisais mon inspiration dans la beauté, la magie, où que je les trouve, et je cherchais à les restituer sur la toile avec autant de force et d'émotion que je les percevais, afin que ceux qui regardaient mes œuvres y trouvent un motif de plaisir leur laissant une impression durable. Seulement, ce n'était pas à la mode, si bien que les fins de mois étaient difficiles ; j'avais donc la certitude que Rémy, au courant du problème, m'avait légué un petit pécule par testament. Naturellement, je ne m'imaginais pas hériter de tout, car la puissante famille De Poulain ne consentirait jamais, au grand jamais, à ce qu'une pauvre artiste peintre étrangère devienne copropriétaire des soieries. Mais enfin, la maison serait à moi, car il aurait été peu élégant, même pour les De Poulain, de priver une veuve du foyer de son mari.

– Entrez, je vous en prie, allez-y ! dit madame Zhong en poussant les deux battants de la belle porte en bois ouvragée qui donnait accès au pavillon principal.

Les dimensions du bâtiment étaient beaucoup plus grandes que ce que l'on pouvait supposer de l'extérieur. À gauche et à droite de l'entrée, se trouvaient de vastes séjours séparés par des panneaux en bois qui, comme les fenêtres, étaient sculptés de figures géométriques et recouverts au dos d'un papier blanc très fin laissant passer une lumière ambrée et toute diaprée. Plus étonnant encore, ces panneaux étaient percés en leur milieu de portes, si toutefois on pouvait appeler portes ces grands trous en forme de pleine lune. Je devais admettre, cependant, que les meubles étaient vraiment superbes. Ornés d'incrustations et de sculptures, ils étaient laqués dans une gamme allant du rouge vif au marron foncé, ce qui les faisait ressortir parfaitement sur les murs blancs et les dalles claires du sol. La salle dans laquelle

madame Zhong nous conduisit – la dernière à droite – était remplie de toutes sortes de tables, de formes et hauteurs variées. Les unes arboraient de splendides vases de porcelaine et des figurines en bronze représentant dragons, tigres, tortues et oiseaux ; d'autres, des pots de fleurs et de plantes ; et d'autres encore, des bougies de couleur rouge, grosses en haut et étroites en bas, posées directement sur le plateau, sans soucoupe ni chandelier pour les protéger. Je me rendis compte que la décoration de la pièce et de toutes celles que nous avons traversées était curieusement symétrique, ce qui était très étrange pour un Occidental ; cependant, cette harmonie était rompue de façon délibérée par certaines peintures ou calligraphies accrochées au mur, par exemple, ou par une étagère couverte de coupes en céramique qui semblait avoir été déplacée par accident. Je mettrais encore du temps à découvrir que, pour les Célestes, chaque meuble était une œuvre d'art et que sa disposition dans la maison n'avait rien de fortuit ni même d'esthétique ; toute une philosophie complexe et millénaire se cachait derrière la simple décoration d'un intérieur. Pour l'heure, la maison de Rémy était à mes yeux une espèce de cabinet de curiosités orientales et, si les *chinoiseries* étaient encore très à la mode en Europe, une telle accumulation me donnait le vertige.

Un domestique sans natte et coiffé d'une calotte surgit à l'improviste avec un plateau garni de tasses blanches à couvercle et d'une petite théière en argile rouge vraiment jolies, qu'il laissa d'un air somnambule sur un grand guéridon placé au centre de la pièce. Après nous avoir montré le canapé adossé au mur, madame Zhong, penchée en avant, prit une petite table carrée à pieds très courts et la posa pile au milieu du sofa, à l'endroit exact où j'allais m'asseoir. Je me retrouvai ainsi séparée de Fernanda par cette espèce de table-tabouret, sans savoir quoi dire ni quoi faire, tandis que madame Zhong nous servait un thé parfumé qui réveilla mes sucs gastriques malmenés et me donna tout à coup une faim de loup. Hélas, pour mon malheur, les Chinois ne prenaient pas le thé avec des biscuits et ne lui ajoutaient ni sucre ni lait ; je ne pourrais donc que me laver l'estomac avec ce liquide chaud et le garder bien propre.

– *Tai-tai*, comment dois-je appeler la jeune dame ? me demanda madame Zhong en s’inclinant respectueusement.

– La même... ? répondis-je en regardant ma nièce, qui fixait sa tasse de thé comme si elle ne savait qu’en faire. Appelez-la par son prénom, madame Zhong : Fernanda.

– Je m’appelle Fernandina, objecta l’intéressée en continuant à chercher, sans succès, l’anse de sa tasse.

– Écoute, Fernanda, lui dis-je d’une voix sévère, les Espagnols ont l’habitude idiote d’appeler les gens par le diminutif de leur prénom : Lolita, Juanito, Alfonsito, Bernardino, Pepita, Isabelita... Mais dans les autres pays, c’est de la mignardise, tu comprends ?

– Ça m’est égal, répliqua-t-elle en espagnol pour m’énervier encore davantage.

Je décidai de l’ignorer.

– Madame Zhong, appelez cette enfant Fernanda, quoi qu’elle en dise.

La domestique s’inclina de nouveau, se le tenant pour dit.

– Vos bagages ont été déposés dans la chambre de *monsieur, tai-tai*, mais s’il vous faut autre chose n’hésitez pas à me le dire. J’ai installé *mademoiselle* Fernanda dans une chambre voisine de la vôtre.

– C’est parfait, madame Zhong. Je vous remercie vivement de votre aide.

– Ah ! *tai-tai*, une lettre est arrivée pour vous aujourd’hui, ajouta la servante en faisant un petit pas en avant tout en sortant de la poche de ses caleçons longs une enveloppe allongée.

– Pour moi ?

Je n’arrivais pas à y croire. Qui, parmi mes connaissances, pouvait bien m’écrire à l’adresse de Rémy à Shanghai ?

Mais il y avait un en-tête sur l’enveloppe, très éloquent, du reste, et celle-ci contenait un courrier imprimé sur un papier des plus luxueux, qui nous faisait part, à Fernanda et à moi, d’une invitation à dîner le vendredi 31 août chez le consul général d’Espagne, Don Julio Palencia y Tubau, en compagnie de son épouse et des membres les plus illustres de la petite communauté espagnole de Shanghai, qui seraient enchantés de nous connaître.

Les corvées s'accumulaient ; personne, dans cette ville, n'avait donc la moindre considération pour les voyageurs qui venaient tout juste d'arriver ? Je voulais me rendre au cimetière français, où Rémy avait été provisoirement enterré, et je pensais pouvoir le faire après mon entretien avec l'avocat mais, de toute évidence, cela n'allait pas être possible parce que les consuls de mes deux pays, natal et adoptif, tenaient à faire ma connaissance au plus tôt. Pourquoi une telle hâte ?

– Je présume que nous allons devoir confirmer notre présence d'une façon ou d'une autre, murmurai-je en posant l'enveloppe sur un coin de la table basse, avant de retirer le couvercle de ma tasse pour boire une gorgée de thé.

Fernanda tendit le bras et prit le courrier. Un sourire – authentique, cette fois – illumina son visage et elle me regarda avec des yeux pleins d'espoir.

– Nous allons y aller, n'est-ce pas ?

En me tournant vers elle, je compris qu'elle souffrait du mal qui affectait toutes les personnes contraintes de quitter durablement leur pays : la nostalgie de sa terre et de sa langue.

– Je suppose, oui.

Le thé était vraiment bon, même sans sucre. Le contraste entre la porcelaine blanche et la magnifique couleur rouge vif de l'infusion était source d'inspiration. J'aurais aimé avoir ma palette et mes pinceaux avec moi.

– Nous ne pouvons décliner une invitation du consul d'Espagne.

– Je sais, mais j'ai déjà pris beaucoup d'engagements pour demain et, le soir, je serai très fatiguée, Fernanda. Comprends-moi, ce n'est pas que je ne veuille pas y aller. Seulement, je ne sais pas si j'en aurai le courage le moment venu.

– Le dîner sera prêt dans une heure, annonça madame Zhong.

– Permettez-moi de vous dire, ma tante, insista Fernanda, que les obligations...

– ... passent avant les distractions, je sais, l'interrompis-je en finissant à sa place cette phrase maintes fois entendue.

– Si vous êtes très fatiguée, vous n'aurez qu'à prendre un chocolat chaud et...

– ... je serai aussitôt requinquée, je le sais aussi, parce que le chocolat chaud ressuscite les morts, n'est-ce pas ? C'est bien ce que tu allais me dire ?

– Oui.

Je poussai un profond soupir et posai ma tasse sur sa soucoupe d'un geste parcimonieux.

– Bien que tu aies autant de peine à le croire que moi, Fernanda, nous venons de la même famille et nous avons été élevées selon les mêmes principes, les mêmes coutumes et les mêmes poncifs ridicules. Par conséquent, n'oublie pas que tout ce que tu vas dire, je l'ai déjà entendu à de nombreuses reprises et que cela ne m'est d'aucune utilité, d'accord ? Ah ! autre chose : prendre un chocolat chaud pour se ragailhardir, aussi espagnole que soit cette tradition, peut se révéler un rien problématique en Chine. Alors tu ferais mieux de t'habituer au thé.

– Très bien mais, quel que soit votre état demain soir, ma tante, il faudra bien que nous allions au consulat espagnol, décréta Fernanda avec obstination, les sourcils froncés.

Je me concentrai sur un superbe tigre de bronze à la gueule ouverte, montrant des crocs acérés et levant les pattes avant, toutes griffes dehors, pour attaquer. L'espace d'une seconde, je me sentis possédée par l'animal ; je regardai ma nièce avec ses yeux... Puis je soupirai de nouveau et bus mon thé.

Le lendemain matin, lorsqu'elle entra dans ma chambre une bougie à la main pour me réveiller, madame Zhong m'apparut comme un spectre. La maison était équipée de l'éclairage au gaz et, dans un des pavillons, à l'intérieur de son bureau, Rémy avait fait installer une puissante suspension électrique, sous laquelle tournait un grand ventilateur. Mais si le cabinet de travail de Rémy était impressionnant, avec son immense table en bois d'amandier rouge ornée de pièces en bronze, ses étagères remplies d'étranges livres chinois pliants – du papier cousu, sans couverture –, ses collections de pinceaux à calligraphier, et ses calligraphies sur tous les murs, la chambre à coucher était encore plus extraordinaire. Elle abritait une armoire d'un rouge intense incrustée de nacre, une commode aux gonds et

aux verrous exotiques et, devant un gigantesque paravent laqué, agrémenté d'une peinture représentant un paysage champêtre et destiné à cacher, au fond de la pièce, une baignoire en étain et ce que madame Zhong appelait un *ma-t'ung* – qui n'était autre qu'une chaise percée –, un lourd et immense lit à baldaquin clos par des panneaux travaillés avec un tel raffinement qu'ils ressemblaient à de la dentelle. De magnifiques rideaux de soie masquaient la grande ouverture circulaire par laquelle on accédait à cette couche somptueuse. Ils étaient si délicats qu'une fois couchée je voyais toute la chambre au travers ; mieux encore, ils laissaient passer la brise nocturne tout en faisant office de splendides moustiquaires, ce qui m'avait permis de me reposer, enfin, sans être gênée par les insectes. Dormir, cela dit, eût été trop beau, car mon esprit, sans doute sous l'influence de l'endroit, n'avait cessé de repasser de façon morbide des épisodes lointains dans le temps mais terriblement proches à en juger par la douleur qu'ils m'avaient causée. Ma jeunesse s'était envolée et, avec elle, ce Rémy enchanteur que j'avais épousé, ce séducteur plaisant que je devais mettre au lit tous les jours au petit matin, lorsqu'il rentrait à l'appartement ivre de Pernod, de *champagne* et de Cointreau, dans une odeur de tabac et de parfums féminins dont ses vêtements s'étaient imprégnés dans Dieu seul savait quels cabarets et *music-halls* du Paris du début du siècle. Le lever du jour m'avait surpris les yeux remplis de larmes.

Fernanda prit le petit déjeuner avec moi. Son renfrognement habituel s'était un peu dissipé et elle sembla impatiente de savoir ce que nous allions faire en attendant que M. Favez vienne me chercher, à midi et demi. Lorsque je lui fis savoir que je m'en irais seule parce que les affaires que je devais régler avec l'avocat de Rémy étaient personnelles, elle se contenta de me demander l'autorisation de chercher, pendant ce temps, une église catholique dans la Concession française afin de pouvoir assister à la messe au cours de notre séjour à Shanghai. Je lui donnai mon accord, à condition qu'elle sorte accompagnée de madame Zhong ou de tout autre domestique de confiance, mais je lui recommandai de profiter du temps qui lui resterait pour

lire un des ouvrages de la bibliothèque de Rémy, en grande partie parce que je ne l'avais jamais vue ouvrir le moindre livre depuis que je la connaissais (missel mis à part). Elle en fut totalement scandalisée.

– Des livres français !

– Français, anglais, espagnols, allemands... Qu'est-ce que ça peut faire ! Ce qui compte, c'est que tu lises. Tu as l'âge de connaître la pensée et l'œuvre de personnes qui ont vu le monde de points de vue différents du tien. Tu dois t'abreuver de vie, Fernanda, ou tu passeras à côté de beaucoup de choses intéressantes et distrayantes.

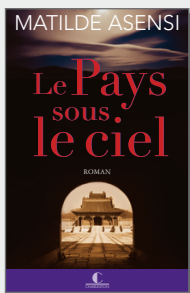
Elle parut réellement impressionnée par mes paroles, comme si on ne lui avait jamais tenu un tel discours. Il fallait reconnaître que la pauvre avait grandi dans un milieu très étriqué, marqué par l'étroitesse de vue. Peut-être était-ce la clé du problème et suffirait-il de lui enseigner quelque chose d'aussi simple que la liberté. Du reste, elle avait déjà prouvé qu'elle pouvait s'épanouir de façon spectaculaire lorsqu'elle volait de ses propres ailes.

– Bon, j'y vais ! dis-je en repoussant ma chaise pour me lever. J'ai rendez-vous dans une demi-heure. J'espère que tu trouveras la paroisse, bonne chance ! Tu me raconteras tout à l'heure.

J'avais mis une jupe légère en coton, un corsage d'été sans manches et une capeline blanche pour me protéger du soleil de plomb qui brillait sur Shanghai. Comme je traversais le jardin en direction de la rue, j'aperçus entre les battants ouverts du portail un petit *pousse-pousse*, près duquel madame Zhong discutait dans sa langue avec le coolie qui allait le tirer, pieds nus. Lorsqu'elle me vit, la servante se mit à parler d'une voix plus aiguë et plus pressante ; le coolie se précipita à son poste, prêt à m'emmener jusqu'à la rue Millot, où se trouvait le bureau de l'ami, avocat et exécuteur testamentaire de Rémy, André Julliard.

Je pris congé de madame Zhong en la priant de veiller sur Fernanda jusqu'à mon retour et entrepris ce trépidant voyage à travers les rues de la Concession française. Je voyais le dos squelettique et suant de mon coolie à la tête rasée – excepté une

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le Pays sous le ciel

Matilde Asensi



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON